

## Poèmes de Stefan Aug. Doinas

Stefan Aug. Doinas

---

Volume 16, Number 4 (94), July–August 1974

Écrivains de Roumanie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31456ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Doinas, S. A. (1974). Poèmes de Stefan Aug. Doinas. *Liberté*, 16(4), 42–45.

# Poèmes de Stefan Aug. Doinas

## ALIBI

... Nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans  
risquer de faire mourir.

Albert Camus.

*Sans cesse, dans les champs, dans les niches,  
dans les rues, dans les forêts, dans l'autel, dans le lit,  
nuit et jour, quelqu'un tue.*

*Étais-je présent ? L'oeil exorbité  
se trouble et nie. La main nie  
d'avoir été complice. Où étais-je alors ?*

*Une épaisse tache de sang passe, entière,  
sur le front de tous, du père aux fils.*

*J'ai vu le geste, moi, et la chute.*

*Et j'ai entendu le cri. Et puis  
le couteau dégouttant de sang m'a aveuglé.*

*Pourtant, je ne peux pas dire le nom. Quel nom  
pourrait être donné à tous*

*les enfants rassasiés de jeux et de plaisanteries ?  
qui tuent leur enfance ?*

*Les amoureux entrent dans le fémur  
d'un fou, et meurent dans la chaux vive.*

*Une volée de corbeaux fait la nuit autour  
des cadavres. Et tout est vain.*

*Quel étendard hisser sur la citadelle ?*

*Où allons-nous ? Toute route est fermée,*

*Comme Dieu, par l'ubiquité.*

*Nous sommes les complices de tout meurtre.*

*Les complices, — mais de qui?*

*Ah, bourrez de loques  
ma gorge, que jamais je ne puisse parler!...  
Ceux qui ne sont pas nés encore à notre fier lignage,  
qu'ils dorment en paix, — ils ont un alibi.*

## LES ASSIÉGÉS

Et quand ils quittèrent la cité pour se rendre, ils virent que  
l'ennemi n'était nulle part.

Polybe.

*Cité à la pointe d'une lance. Troupe invisible.  
Sources comblées, fumée abattue.  
L'aigle de l'enseigne, vivante, précipitée de l'azur,  
fut notre pitance, un temps, sans nous étouffer.  
Puis un flot de pestilences. Des fantômes d'un autre âge,  
plus fidèles que nous au foyer, sans trêve, lançaient  
des flèches du haut des créneaux, loin dans la plaine.  
Rien. Seule l'étoile, — plaie dans le corps d'un dieu.  
Sur le tard sonne aussi l'heure de la trahison. Notre pont-levis  
tombe de ses poulies. Les lâches, front baissé,  
demandent grâce. Personne. Seule la lune, rostre  
d'une nef, franchit le fossé sur la crête du vent.  
Et de nouveau personne...*

*Jusqu'à notre septième mort  
nous verserons des larmes de sang, malades étranges  
atteints du mal des portes ouvertes et des vitres brisées.  
Il n'y a personne, jamais, aux environs. Et surtout nous nous  
sommes rendus*

## REPORTAGE ÉCRIT DANS UN SAC

*Nous, plus chanceux, nous sommes parvenus  
dans cet espace étroit, plein de lumière.  
Mais, pour d'autres, les doigts du Seigneur  
ne sont pas assez vifs ni décidés :  
avant que le sac soit lié,  
ceux-là sont redevenus exactement ce qu'ils étaient.  
Pour tout dire, on n'est pas trop mal ici. Au bout du compte,  
la température ne dépend que de nous.*

*A travers la toile filtrent le vent et la nuit.  
 Nous parviennent des échos prénatals ; dans le sommeil  
 on entend d'une mer lunaire  
 le nom latin. Les sages  
 nous disent de respirer — ils ont raison.  
 Mais — qu'y faire ? — il y a aussi les fous  
 qui soutiennent qu'il n'y a pas d'air, et faisant des trous  
 à la hauteur du nez ils regardent au-dehors...*

*Il est recommandable de trouver  
 la position la plus commode. Par exemple :  
 appuyer le dos contre le dos inexistant  
 de celui qui porte le sac pendu à son épaule.*

## JOURNAL DE BORD

Nous sommes partis vers l'Absolu, comme l'illustre Colomb  
 vers les Indes. Aurons-nous le moins la chance de découvrir  
 une nouvelle Amérique ?

Lord DUNSANY.

*Ne parlons pas de ceux qui ont sauté  
 hors du canot pour arriver plus vite  
 au rivage : ce sont des dilettantes de la mort...  
 Mais nous, passagers qui avons la vocation,  
 nous vaquons à toutes sortes  
 d'affaires, dont la meilleure  
 est la croissance. Oui, nous croissons ; oui, nous avons  
 toujours plus faim d'immortalité. Quelques-uns  
 parviennent même à atteindre leur but. Quel plaisir  
 de les voir graver leur nom dans le bois  
 de pin du canot. Certains d'entre eux  
 gardent les enfants — pour les empêcher de jouer à pile ou face.*

*D'autres, sages, se sont placés en poupe  
 et ils étudient le sillage. Il existe  
 aussi des mangeurs d'alouettes, auxquels  
 leur gosier, sans doute, survivra.  
 Mais la plupart changent toujours de place,  
 se prêtent leurs outils, se mettent en transes.*

Lorsque l'un crie : « Ohé, batelier ! »,  
l'écho répond paresseusement : « Il dort ... »  
C'est une histoire à laquelle  
bien des gens refusent de croire. En général,  
nous n'avons ni parasites ni maladies contagieuses  
(des idées existent, mais elles ne prolifèrent point).

Une seule chose nous inquiète  
(mais ceux qui en parlent sont jetés à l'eau) :  
depuis un temps si long, nous n'avons pas reçu  
le moindre message — une colombe, un tourbillon —  
indice que bientôt nous allons voir la terre.  
(Le télégraphiste est mort, et personne  
ne se souvient plus de l'alphabet Morse).  
Aurions-nous fait fausse route ? Je ne crois pas.  
Le courant a pris notre canot par le travers  
et le soleil couchant nous désigne le lieu  
où naissent les poissons volants.  
Est-ce encore loin, là-bas ? Certains  
soutiennent que, dans quelque temps, nous franchirons  
le Méridien de la Lune, pour arriver  
sur une mer au-dessous  
de celle que nous naviguons ; de là nous pourrions voir  
notre ombre se déplacer au ciel.

C'est l'heure du repas. On entend crier  
ceux qu'aux dés pipés  
a désigné le sort : les exclus du festin,  
ce sont aujourd'hui les cuisiniers.

STEFAN AUG. DOINAS